

Petite variation sur la « mauvaise volonté » dans le cadre particulier des ateliers philo

Stéphane Fontaine

On la rencontre de temps à autre, on s'y confronte, on la redoute, elle agace, mais surtout, elle galvaude et phagocyte la discussion, elle, appelons-la mauvaise volonté¹. Elle constitue sans conteste une des difficultés majeures rencontrées par tout animateur devant un groupe. Elle arrive comme un impondérable à n'importe quel moment de l'atelier. Inodore, incolore, quand on la pressent, elle est déjà là, pour le meilleur rarement et le pas si grave souvent. Elle constitue un des inconforts de notre pratique et, à l'instar de la frustration ou de l'ennui, il s'agira de nous en accommoder, de la prévoir ou mieux, d'en tirer parti. Qu'elle soit volontaire ou inconsciente (on peut laisser le bénéfice du doute à celui qui nous y confronte), agressive ou usante, ponctuelle ou constante, il s'agit pour l'animateur de la repérer et si possible de la neutraliser. Car elle est l'ennemi public n°1 de la discussion². La mauvaise volonté est en effet l'antithèse de l'attitude philosophique – qui est tout à la fois ouverture d'esprit, suspension du jugement, capacité de remise en question et de mise à distance. La mauvaise volonté est la posture d'obstruction par excellence.

Ce petit texte n'a pas d'autre vocation que d'évoquer la mauvaise volonté, d'en circonscrire les si vagues contours et surtout de la dédramatiser. Car cette indélicat invitée n'est pas sans vertu didactique *a posteriori* ; elle engage à réfléchir sur notre pratique, à calculer les justes proportions d'agréments et d'exigences que l'on met dans nos ateliers et en même temps, elle est un redoutable miroir dans lequel, tout spécialiste que nous sommes, nous pouvons nous envisager sans concession ; la mauvaise volonté se cache même en nous.

Car il n'est pas question ici de pointer celui qui fait montre de mauvaise volonté, de le présenter comme le radicalement autre, comme un stéréotype qu'il suffirait d'exclure avant même de débiter une discussion, mais la montrer en tant que telle : celle dont nous faisons tous preuve et que nous subissons tous de temps à autres, tant à la place de l'animateur que du participant. Il s'agira ici non pas de survoler le problème dans son ensemble mais plutôt de témoigner pour rassurer et inspirer quelques astuces pour être un peu moins déstabilisé.

1 Il ne s'agira pas ici d'en faire un concept artificiel, mais un outil générique pour comprendre cette résistance qui ne vaut peut-être que dans le cadre des ateliers philo.

2 La mauvaise volonté grève les trois piliers de la discussion philo : Soi (autrement-dit, l'animateur), l'échange (ce qui est dit et comment il est dit) et le groupe. Quoique ces trois piliers soient d'égale importance, la stabilité de la discussion dépend de cet ordre. Si l'animateur demeure serein, le reste a toutes les chances de le rester aussi. Et si l'échange conserve son intérêt, il y a moins de raisons que la concentration s'écroule. C'est donc en premier lieu pour votre position d'animateur qu'il faut avoir du souci.

Mais de quoi parle-t-on exactement ?

La mauvaise volonté revient à ne pas jouer le jeu et ce, le plus souvent de manière outrée ou radicale³. C'est typiquement une opération de sabotage en bonne et due forme qui consiste en une résistance face à la réflexion en commun et en une crispation sur ses certitudes, au rebours de l'accueil *a priori* indispensable à l'étonnement. C'est en somme être venu pour autre chose ou n'être pas prêt à se laisser emmener, ne fût-ce qu'un rien, à côté de ses préjugés. On l'observe davantage (mais pas seulement) au sein des groupes « captifs », où les gens ne sont pas là par choix et dont l'enthousiasme est quelquefois très relatif. Il est évident que la contrariété ne favorise pas l'ouverture d'esprit et la bonne volonté. Notamment, lors de formations, de *one shot* ou de premières rencontres, quand les participants ne sont pas toujours au courant de ce qui va leur arriver. Mais il faut d'ores et déjà distinguer deux profils : ceux qui fragiles se défendent et ceux qui s'opposent délibérément – quoique la distinction n'est parfois pas si évidente ; la meilleure défense n'est-elle pas l'attaque ? Il est néanmoins possible de les distinguer même grossièrement.

Il y a ceux qui ne s'imaginaient pas se retrouver dans un tel piège, mal à l'aise avec le langage ou l'introspection. Car on n'a pas toujours l'envie de se poser des questions gênantes ou pénibles, alors qu'on se portait tout aussi bien avant que de se les poser. Parce que la question est parfois douloureuse et rien ne dit qu'il

est toujours bon de se poser toutes les questions. Surtout si elles ébranlent un système qu'on a construit avec peine ; d'autant plus quand on n'est pas sûr d'en trouver un autre aussi efficace pour continuer à fonctionner. Le doute est quelquefois un luxe. Je pense aux personnes socialement ou psychologiquement fragilisées pour lesquelles certaines certitudes sont aussi vitales que de respirer. Par exemple, poser la liberté comme vérité ou remettre en cause l'idée de fatalité revient pour des gens précarisés à les rendre responsables de leurs échecs. Leur opposition semble bien compréhensible.

Et puis il y a ceux qui résistent par suffisance, par mépris ou par orgueil. Ceux qui savent déjà ce qu'ils vont trouver et qui y tiennent mordicus, ceux qui sont contredits ou bousculés dans ce qu'ils croyaient savoir (et qui le supportent mal), ceux qui s'attendent à être confortés dans ce qu'ils pensent vrai et ceux qui désirent recevoir la bonne parole qui leur donnera la solution définitive (et qui sont frustrés de ne pas être satisfaits). Il est bien entendu que la conjonction de plusieurs éléments est possible et que tous, nous soyons atteints d'au moins l'un d'entre eux, même au plus fort de notre bonne volonté. À noter d'emblée que les profils et tempéraments pédagogiques se doivent d'être plus attentifs que les autres. À leur décharge, les enseignants sont parfois dans une position délicate, prisonniers d'une image qu'on a d'eux et que pour certains ils ont fini par intégrer : celle de l'expert en

3 Par exemple, lorsqu'un participant utilise les armes présumées ou caricaturées de la méthode philo c'est-à-dire lorsqu'elle prend la forme d'une zététique poussée au paroxysme dans laquelle toutes les variantes de la théorie du complot sont exploitées, avec références scabreuses, chiffres sortis d'on ne sait où, expertise de comptoir et monopolisation de la parole en sus.

sa matière, jusqu'à la quasi infaillibilité. Le « professeur », investi par sa mission, est malgré lui dans la posture de celui qui sait absolument, qui est reconnu comme tel, qui avait l'intention de voir et qui a tout vu. Or comment encore revendiquer son expertise (parfois devant ses propres élèves) quand on est prof de français, par exemple et que l'emploi des mots nous échappe, quand on en ignore les limites (lesquelles justement ne se limitent pas à la définition ou quand on est prof de math et que l'on est pris en défaut sur un problème de logique formelle (attendu que l'on entend encore que les math sont logiques). Pour qui se trouve dans une optique de solution ou de réponse, être pris en défaut peut créer un grand désarroi⁴.

Quelles en sont les causes ? La mauvaise volonté s'explique de multiples manières : une dynamique de groupe tendue (jeux de pouvoir, animosité entre participants), une antipathie entre l'animateur et un membre du public, des agacements divers dus à des problèmes familiaux, à l'obligation d'être là, à la fatigue de fin de journée, mais aussi à des inclinations particulières (et parfois temporaires), caractère hyper opposant, mauvaise humeur, susceptibilité,

incapacité à l'introspection (parce que c'est douloureux, parce qu'on touche des choses qui mettent en porte à faux avec ce qu'on s'est efforcé de croire⁵), conflit de loyauté⁶, trop grande sensibilité à la thématique (ce qui empêche de la considérer avec assez de détachement), confusion (parce qu'on n'a pas compris, pas entendu, pas écouté, projeté, parce qu'on pense qu'on sait ce que l'autre veut dire avant qu'il ait fini de parler et ce, avant même d'avoir vérifié), méfiance par rapport à l'animateur le plus souvent invité par le « pouvoir » en place (institution, professeur, directeur, éducateur, pouvoir organisateur, etc.) contre lequel un contentieux existe peut-être.

Bref, les facteurs sont variés, quasi innombrables, mais parmi eux, j'aimerais en pointer deux qui sont non seulement fréquents, mais révélateurs de préjugés naturels (croire que l'on sait, s'en tenir à cette croyance et n'imaginer aucune autre voie, voire en refuser toute autre) et d'un malentendu quant aux discussions de type « philosophiques ». Elles reposent sur une certaine vision du monde autocentrée et concernent les notions d'« utile » et d'« intéressant », lesquelles, nous le verrons, sont étroitement liées.

4 Les modalités d'entrée en matière ne sont quelquefois pas pour rien dans ce glissement. Au début d'une formation ou d'un atelier entre adultes, il arrive que l'on invite les participants à se présenter, le plus souvent nom, prénom, métier. Or il y a peut-être un petit effet pervers à se présenter de cette manière. Comme une auto-invitation à nous précipiter dans la mauvaise foi au sens sartrien ; quand on s'essentialise soi-même pour n'être plus qu'une caractéristique, un emploi auquel on se condamne à coller au maximum. En y réfléchissant avec honnêteté, même le plus éminent des spécialistes n'a qu'une expérience incomplète de sa matière. De la même manière, dire ses attentes revient à ne pas jouer le jeu de la sérendipité, c'est-à-dire se mettre dans la position de découvrir ce qu'on ne cherchait pas.

5 Un ingénieur, athée revendiqué, soutient qu'il est certain « à 100% » que le soleil se lèvera demain à l'encontre de la démarche scientifique et de la prudence face à l'induction.

6 L'argent pourrait tout, me dit le fils d'une famille très précarisée. Dieu seul décide de la vie et de la mort, on n'a pas le droit d'intervenir, affirme un jeune homme placé sous contrôle judiciaire... Mais si ta petite sœur s'étouffe avec une arête poisson, tu la laisses mourir ?, s'indigne un autre.

Qu'est-ce qui est (vraiment) intéressant ?

Je l'ignore. Et vous, le savez-vous ? Probablement qu'on a tous une intuition plus ou moins précise de ce qui nous semble important et par glissement naturel, cette importance nous intéresse tandis que le reste beaucoup moins. D'autant que cette importance nous est parfois chevillée au corps quand il faut trouver une solution, quand il faut être efficace, quand il faut décider ou agir. Mais dans le cadre d'une réflexion où l'on doit presque déontologiquement ne pas présumer de l'issue, les choses sont un peu différentes. Or l'on rencontre, lors d'ateliers philo, des gens pressés d'arriver là où c'est important, car ceux-là affirment savoir ; savoir où l'on va avant même d'y être allé⁷.

C'est que ces gens qui déterminent à l'avance ce qui est important confondent leurs propres goûts et ce qui est absolument important ou intéressant. Quant à moi, je pense que tout peut l'être ; l'expérience lors de mes ateliers m'a montré à maintes reprises que nous pouvons être intéressés par quelque chose qui *a priori* ne nous intéresse pas. Quoique certaines thématiques puissent déplaire, elles n'en gardent pas moins un

intérêt, ne fût-ce que celui de chercher où il se trouve.

Les plus empressés d'aller à l'« essentiel » semblent en douter. Ce sont ceux qui résistent à l'exercice par excès d'enthousiasme ou de science infuse, je veux dire ceux qui sont là pour « travailler » et si possible découvrir la vérité, à condition que ce soit à leur manière. Ils veulent aller droit au but et regrettent la bêtise de l'animateur qui, à leur estime, ne s'y rend pas. Car ce qui les intéresse, ce qu'ils trouvent intéressant, c'est ce qu'ils vont découvrir. Il est dès lors inutile de remettre en cause ce qu'ils pensent être vrai, puisque ça, ils le savent déjà. Cela revient à dire que pour eux, il est superflu de bousculer les normes et les idées reçues.

Ils ont décidé de se reposer sur ce qui pour eux est vrai et aller plus loin, qu'importe les fondations pourvu qu'on aille au ciel. Certains font d'ailleurs volontiers appel à l'un ou l'autre personnage éminent, dont la célébrité tient lieu de caution, de permis de prouver : « Aristote a dit », « Einstein a dit » et ils poursuivent leurs démonstrations en espérant que cela passe ; mais ça ne passe pas toujours. Outre que cela n'implique pas qu'Aristote ou Einstein aient raison, cela peut

7 Cette attitude existe aussi chez certains (mauvais) animateurs. L'anecdote qui suit en montre les effets délétères qui peuvent aller jusqu'à dégoûter certaines (jeunes) bonnes volontés de penser : un animateur, instituteur en l'occurrence, arrive dans la discussion à ce qu'il voulait c'est-à-dire appuyer la thèse selon laquelle les médias nous mentent. Très satisfait, il demande à ses jeunes élèves « quand les médias nous mentent-il ? » Un garçon tente : « avec les dinosaures ». Et avant même que le gamin puisse se justifier, l'animateur claque des lèvres et assène : « on ne te parle pas de ça », car effectivement ce n'était visiblement pas de ça que l'animateur voulait parler. Or le jeune garçon avait tout à fait raison, dans certains documentaires illustrés par des reconstitutions, les dinosaures ont des couleurs dont on est loin d'être sûr, ils poussent des cris supposés dans un univers plus ou moins extrapolé de connaissances partielles. Le garçon avait raison, mais je ne suis pas sûr qu'il tente à nouveau sa chance lors d'une prochaine discussion.

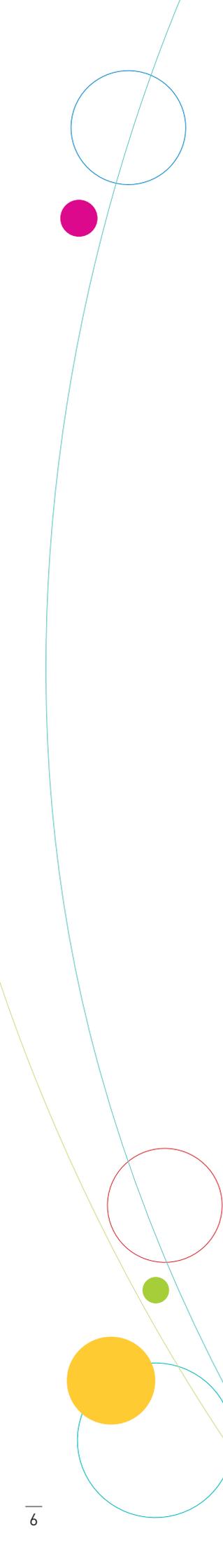
très vite virer en querelle d'experts et compliquer l'atelier ; en dévoyer le projet philosophique mais aussi convivial. Car bien souvent, sauf les deux ou trois experts, tous les autres sont laissés sur le côté. L'animateur est d'ailleurs en première ligne pour être contaminé par cette maladie. Non qu'il ne faille aucun élément de savoir, non seulement parce que c'est impossible, mais parce qu'amener à titre d'hypothèse l'une ou l'autre proposition extérieure peut s'avérer très profitable à la discussion – ne sommes-nous pas aussi des nains sur les épaules de géants ? –, mais quand il s'agit d'une prise de pouvoir qui sabote voire éteint la discussion alors elle devient inacceptable.

Car si l'on n'y prend garde « ceux qui savent » emportent parfois l'adhésion presque naturellement. Car ils ont pour eux la force de conviction. Ils donnent si bien l'impression d'être sûrs – peut-être parce qu'ils le sont – que, si l'on laisse faire, ils prennent le pouvoir et changent les règles du jeu. Si l'on n'y prend garde, les plus féroces de ces personnes pleines de conviction prennent toute la place avec aplomb : « tout le monde peut dire ce qu'il croit mais je ne les écoute pas puisque je parle tout le temps ». Au motif recevable qu'une idée n'a pas besoin d'être validée par d'autres pour être vraie, ils oublient qu'il faut la mettre à l'épreuve ; sans quoi comment peut-on être sûr qu'elle soit vraie ? Heureusement cela se fait fréquemment avec un petit

quelque chose d'agressif qui met la puce à l'oreille. Le « on est bien d'accord » par exemple, sans jamais avoir vérifié, participe de cette prise de pouvoir.

Si l'on s'en tient à dire que blanc est blanc alors il n'y a plus rien à dire. Mais s'interroger sur pourquoi on sait que c'est le blanc, pourrait bien devenir intéressant. L'a-t-on perçu, l'a-t-on vu, l'a-t-on appris ? Qu'est-ce que cela implique ? La norme (parfois nécessaire mais toujours discutable) mérite elle aussi d'être interrogée, et plutôt deux fois qu'une. L'on se doit d'être vigilant devant les interventions du type : « c'est normal », « tout le monde dit ça », « On ne va pas tourner autour du pot, ça c'est ça ». C'est l'intérêt même de l'atelier philo, de mettre en question les normes, et ce, moins pour des raisons politiques ou éthiques que pour faire un vrai travail épistémologique et bannir toute velléité d'ultracrépidarianisme qui consiste à affirmer son opinion sans expertise reconnue.

Parce que c'est tout à la fois ludique et salutaire : déconstruire, mettre en question, redéfinir provisoirement, tester des hypothèses et enfin jouer à repartir à zéro comme ont tenté de le faire les plus grands tels Descartes, Husserl ou Wittgenstein. Montrer qu'on peut sortir de cette fausse alternative qui consiste à dire avec fatalisme : « soit on ne parle plus parce que chacun a une perception singulière soit on impose parce qu'il y a des normes ». Une discussion philo est l'occasion privilégiée pour explorer



une troisième voie entre relativisme et dogmatisme⁸.

À quoi ça sert ? Dans la même veine, cette question qui revient régulièrement est un poil à gratter plus piquant qu'il n'en a l'air ; non pas tant à propos du principe des discussions philo que de la manière de les animer. Incongrue, elle vient souvent en pleine discussion en casser le rythme au prétexte du droit de savoir ce qu'on est en train de faire. Là encore, le désir d'un seul phagocyte la réflexion de chacun et la forme s'immisce dans le fond sans méthode. C'est pourtant au nom du fond que surgit cette question. On attend que cela serve. À quoi ? On ne sait pas, pourvu que cela serve. L'utile c'est l'efficace, et l'efficace c'est ce qui mène à l'action. Devant un crocodile, il faut prendre des décisions, rapides qui plus est. Mais lors d'une discussion, nous ne sommes pas devant un crocodile et c'est le lieu de l'entraînement pour séparer plus facilement ce qui est rationnel de ce qui ne l'est pas assez.

On peut comprendre l'impatience de certains. Mais il faut leur rappeler les enjeux de l'exercice : penser ensemble des choses nouvelles (non absolument, mais neuves pour chacun pris individuellement) et cohérentes. Et s'ils considèrent qu'on traîne, qu'il faut trancher, cesser d'ergoter, prendre une décision tout de suite, leur

rétorquer : pourquoi prendre une décision tout de suite et de quelle décision parle-t-on ? La discussion philo, ne nécessite pas le consensus, il s'agit bien plutôt de couvrir tout un espace, d'ouvrir le champ d'investigation. Parfois, face à un écueil, quand on sent que cela pose problème collectivement, il est sans doute pertinent de creuser un peu, de gratter la surface, quitte à y revenir plusieurs fois (si d'autres éléments l'éclaircit mieux ou différemment) jusqu'à ce qu'il devienne suffisamment peu problématique pour passer à autre chose. Loin de la dynamique de l'efficacité immédiate.

Le temps (la peur de le perdre) est à l'origine de cette mystique de l'efficacité. Il y a des choses dont il est inutile de parler puisqu'elles sont inintéressantes. Or, comme je viens de le souligner, en y réfléchissant mieux, on ne pourra déterminer l'intérêt ou l'utilité de quoi que ce soit... qu'à la fin (des temps). Seules les conséquences prouvent l'utilité. Évidemment, il ne s'agit pas de fonctionner comme ça dans la vie mais avoir ceci à l'idée au moins durant l'atelier philo (éventuellement préférer déterminer ensemble ce qui nous séduit pour l'heure plutôt que ce qui serait définitivement utile, important ou intéressant) et prendre le temps d'investiguer. Tant pis si c'est inutile, le geste n'en sera que plus beau.

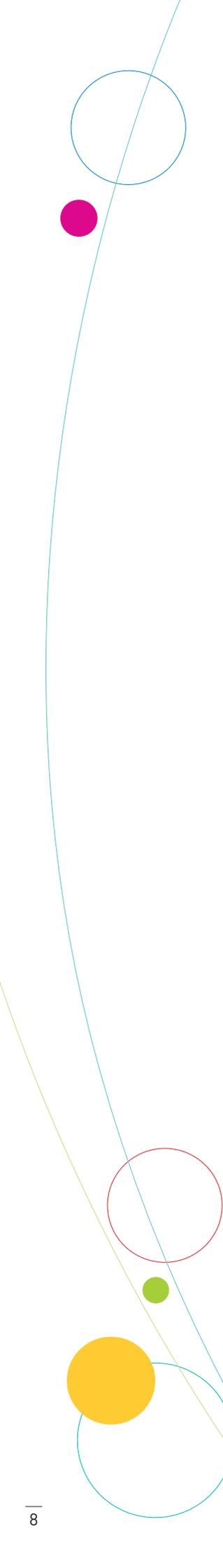
8 Et cette investigation de la norme passe évidemment par la mise en question de l'usage des mots. Parce que notre utilisation des mots conditionne notre carte mentale. Inutile donc de s'en tenir paresseusement aux définitions du dictionnaire censées n'être rien d'autre justement qu'une photographie de notre usage des mots. Là encore, la mauvaise volonté consiste à resquiller devant l'effort de regarder la manière dont on utilise les mots, ça ne veut pas dire réinventer arbitrairement la langue mais en interroger notre usage : regarder en face l'ambivalence des mots et des concepts et considérer leur impact sur notre vision du monde. Dans le langage se cachent nos catégories, l'arbitraire des analyses parfois schismatiques que nous opérons, en bref de nos ostracismes. Reste à déterminer ce que l'on garde. Faire l'économie de ce « travail » c'est de la mauvaise volonté.

La philosophie ne sert pas à prendre une décision, elle permet, à force de mettre un paradigme en cause, d'évaluer si la nécessité de le modifier devient pertinente. Et si vraiment il faut trouver une utilité, même si on n'arrive pas à trancher, on modifie le monde négativement, c'est un travail de sape et positivement, une construction plus ou moins stable qui rend l'ancien modèle obsolète, au moins pour partie. On conserve probablement quelques éléments, mais l'angle de vue est définitivement changé. En soi, la philosophie n'a pas une utilité immédiate très grande ; elle passe et repasse toujours méfiante. Sa force réside dans le déploiement, la longueur de temps, la décantation, dans sa capacité à ne jamais renoncer à nouer mais aussi à dénouer.

Si on cherche l'utilité, on risque fort d'approfondir un poncif ou un autre, quelque chose de déjà éprouvé, et préférer le commode au complexe. Dans ce cas, à quoi bon discuter ? Au contraire, il faut se laisser emmener, mais rigoureusement, c'est-à-dire avec logique et cohérence, tantôt en embrassant l'horizon apparemment par pure curiosité, tantôt en approfondissant une piste quitte à sembler s'y égarer. Utile à rien sauf peut-être à s'approcher d'un rien de la vérité. Car avec l'utile se fait jour la confusion entre utile et vrai, cela vaut également pour « l'intéressant ». Ce qui est utile ou intéressant n'est pas forcément vrai, mais la persévérance dans l'erreur nous maintient parfois dans une zone de confort, bien utile celle-là.

Ainsi, cela demande de faire des exercices « qui n'ont pas de sens » pour ne pas uniquement se focaliser sur le fond mais aussi sur la forme. Comme en mathématique, on commence par maîtriser la langue avant de se lancer dans la formalisation de ses intuitions. Or on a le tort de croire que, parce que penser est spontané, la logique est naturelle, tout de suite bien formée. Jouons d'abord à penser comme les louveteaux jouent à chasser – même en dehors de « l'important » à penser, de ce qui touche vraiment, de ce qui engage la vie elle-même d'un individu à l'extérieur de l'atelier. Quoi de mieux que de se faire les dents sur un travail qui n'est pas utile (et peut-être est-ce tout le contraire) pour distinguer une approche raisonnable de ce qui ne l'est pas, afin justement d'opérer le distinguo entre ce que l'on juge important et le reste. Mais aller tout de go dans ce qui est important, c'est déjà y poser un jugement de valeur perclus d'affectif.

Et si ce jeu a un intérêt ou une utilité, c'est celle d'être un peu plus prêt quand il s'agira de véritablement se risquer dans la pensée. Surtout ne pas survaloriser le fond, la manière de penser – qui est un savoir-faire – vaut en toute circonstance (quand penser reste possible), ce qui est intéressant ou utile ne l'est jamais absolument ; cela dépend de qui, de quand, de pourquoi. Quand on est conscient de ça, alors n'importe quel exercice devient potentiellement intéressant.



Sortons de cette mythologie pédagogique où l'on se doit de connaître à coup sûr les effets de chaque « séquence » et de réduire la discussion philo à un apprentissage de contenus. Non qu'il n'y ait pas cette dimension dans l'exercice de la discussion philosophique, il y a plus sûrement un savoir-faire qui s'affûte au fur et à mesure de l'entraînement (avec cette caractéristique inhérente à toute musculation, celle de perdre en même temps qu'on gagne ; la puissance au détriment de la souplesse, on peut difficilement avoir des doigts puissants tout en conservant leur virtuosité pour les travaux de couture ou le piano). Mais la discussion philo est aussi un voyage dont on ne peut connaître la destination au risque de contredire la pratique elle-même. Or cette dimension disparaît souvent au motif de l'efficacité attendue (très souvent en formation où on attend des choses toute faites à appliquer pour un résultat garanti). Osons plutôt pratiquer un exercice de pensée et vivre l'inconfort de dire « je n'ai pas la clé, je n'en sais pas plus que vous ».

Y a-t-il des solutions ? Il serait pour le moins illégitime de préconiser certaines solutions. Même si d'aucuns l'attendent... Je l'ai dit, il n'y a pas de recette, mais des pistes et tout de même un objectif : maintenir la discussion à flot, c'est-à-dire la maintenir dans la sphère du philosopher ou à tout le moins dans la possibilité d'y parvenir (quitte à changer de cap). Et ceci ne va pas sans s'interroger sur chaque situation.

D'abord, tout n'est pas mauvaise volonté, ce qui contrarie l'animateur n'en est pas nécessairement. C'est d'ailleurs le plus souvent une accusation sans véritable procès. Je l'ai dit, non seulement il arrive que l'animateur projette sa propre mauvaise volonté sur le public, mais de plus, la mauvaise volonté n'est pas toujours un sabotage délibéré. La plupart du temps, certains font montre de ce qui pourrait passer pour un désir sincère de bien faire. Les biais cognitifs, les habitudes de penser et de croire, l'enthousiasme à adhérer (trop) pleinement, amènent presque fatalement à la résistance. Dans un atelier avec des adultes plutôt très éduqués, alors que nous définissions le vivant par le mouvement, une dame contesta : selon elle, les pierres étaient inanimées (au sens de sans mouvement), mais avaient une âme (au sens de vivant). On se retrouva vite dans un nœud de croyances qui pour d'aucuns empêchait la poursuite du travail de conceptualisation. Mais il ne s'agissait pas d'une volonté de perturber dans le chef de cette dame qui refusa cependant de déroger à sa conviction.

De la même manière, dans certains publics, c'est en toute sincérité que des participants défendent en vrac des théories du complot abracadabrantes, des contre-vérités scientifiques, des généralités que leur expérience leur semble confirmer, parce que leurs armes critiques sont fragiles et que leurs idées leurs sont précieuses et consolantes. S'ils ne se braquent pas, peut-on parler de mauvaise volonté ? Devant ceux qui écoutent, mais dont l'esprit rechigne à se plier à la critique

des arguments, on peut tenter, plutôt qu'un travail logique, une approche plus généalogique qui revient à demander « d'où tiens-tu ce que tu dis ? ». Et les rassurer beaucoup, d'abord sur leur propre capacité à penser.

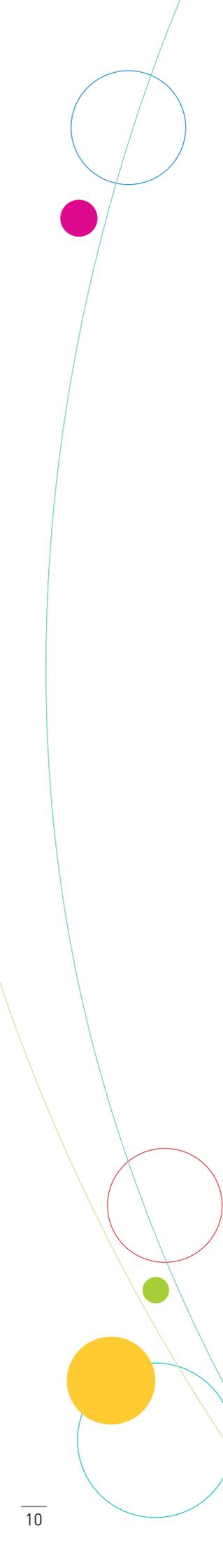
Ensuite, tenir à ce qu'on dit n'est pas non plus toujours de la mauvaise volonté. D'ailleurs, au nom de quels critères certaines pensées valent-elles davantage ? Outre que bien souvent ces critères valent eux-mêmes d'être discutés, la poursuite de la discussion nécessiterait une (in)formation elle-même approfondie et rigoureuse (que nul ne peut se vanter d'avoir achevée) sur la cohérence du discours. Et c'est ici que le serpent se mord malgré tout la queue : les ateliers philo visent à exercer l'esprit critique, mais sans esprit critique préalable pas d'atelier philo. Évidemment, il ne s'agit pas de tout réussir en deux heures, d'où l'intérêt de ne pas se confronter immédiatement au plus dur des croyances de chacun et de s'exercer gentiment sur le plus anodin. Mais à nouveau, qui sait ce qui est anodin ?, et pour qui ? Et puis, dès lors que l'on veut faire penser, n'est-ce pas surtout là où sont les certitudes les plus ancrées qu'il faut aller ?

Nous voilà bien démunis me direz-vous. Devant la résistance d'un participant, savoir tout ceci n'aide pas forcément,

surtout quand les preuves sont hors de portée et finissent par s'appuyer sur un ultime argument d'autorité notamment scientifique (toujours provisoire par essence). Ainsi, l'animateur est parfois enfermé dans une forme d'impuissance, rarement sûr, s'il est honnête, de l'à-propos de recadrer la discussion et d'être lui-même tout à fait de bonne volonté. Il lui faut quelquefois privilégier la convivialité au détriment du désir de vérité⁹.

Enfin, si, dans l'idéal, l'objectif consiste à intégrer le sujet récalcitrant à la discussion ; au nom de la survie de la discussion elle-même, cela ne va pas sans poser à nouveau quelques problèmes, éthiques ceux-là : d'abord celui de la liberté (en l'occurrence celle de ne pas adhérer). La mauvaise volonté pourrait bien être une revendication de la liberté du participant à ne pas souscrire ou s'intéresser au monde et aux choses de cette manière (la « méthode logico-philosophique » n'est pas universelle). Or si l'on veut « produire » des citoyens « à la tête bien faite », le fait de ne pas adhérer est un droit inaliénable. Il serait contradictoire de vouloir intégrer à tout prix quelqu'un qui refuse de l'être. Plus pratiquement, cette volonté d'intégration pourrait bien hypothéquer la discussion, quand l'énergie à convaincre un seul condamnerait le reste du groupe au désœuvrement. Nul n'a le

9 Aussi prenons garde à la crispation pédagogique qui éteint plus qu'elle n'allume, qui impose plus qu'elle n'émancipe. Elle confine souvent à la mauvaise volonté. Elle menace la discussion, décrédibilise la méthode elle-même, la caricature. Mais lorsque celui qui disait vouloir aller droit au but s'interroge sur cette curieuse volonté qui lui est propre, comme l'expert si sûr de son savoir (celui qui disait « on est bien d'accord ») qui se montre tout à coup plus prudent, quand celui qui citait à tour de bras parle en « je », alors que celui qui savait l'utile et l'important se plaît tout à coup à penser « gratuitement », toutes ces petites avancées sont autant de preuves que ceux-là ont pensé et que la mauvaise volonté ne gagne pas toujours.



droit de gâcher le plaisir des autres. À cet égard, la discussion philo est utilitariste, elle prend en compte la satisfaction du plus grand nombre.

Mais alors, quelle est notre part de responsabilité dans cette péripétie ? Elle passe par l'identification de ce type de phénomène quand il est là ainsi que de ses causes pour les désamorcer si possible). Et au risque de décevoir, ces trucs et astuces sont à découvrir au fur et à mesure. Aucun ne fonctionne universellement, mais ils sont liés à votre propre tempérament d'animateur (certains utiliseront plus volontiers l'humour, ou la douceur, ou en appelleront au public au risque de perdre le fil de la discussion, etc.) et à votre capacité à l'autoanalyse (avec la conscience aiguë de n'être pas épargné par ces penchants tellement humains). Ne sommes-nous pas parfois, nous autres animateurs, convaincus par notre pratique elle-même, par cette rationalité que nous plaçons si haut au risque d'en faire un credo comme un autre¹⁰ ? Cela demande une vigilance constante dans la mesure où la méthode logico-philosophique interroge tout, à l'exception d'elle-même. Quand elle s'y essaye c'est à partir de ses propres prismes. Or, *nemo iudex in causa sua* ; cela ne nous empêche pas d'y être contraints. C'est donc avec humilité qu'il faut jouer le jeu. Car ce n'est rien de plus qu'un jeu,

qui comme la plupart des jeux, permet un progrès. Le jeu des animaux permet sans trop de danger de tester les limites sociales et affermir le corps. Et chez nous, ne projette-t-on pas plus facilement les conséquences grâce aux échecs ? Les jeux vidéo n'habituent-ils pas le cerveau à des complexités inédites (tandis que paraît-il, ils fabriquent de meilleurs chirurgiens ou de meilleurs pilotes de chasse) ? Toute activité ludique permet de penser autre chose autrement et, peut-être, gratuitement.

10 La philosophie n'est pas une panacée parce qu'elle ne peut pas être projective et qu'elle se fonde sur quelque chose de mou : les croyances. Ce que nous savons la plupart du temps n'est que ce que nous avons appris. Quand bien même nous les aurions expérimentées, elles ne seraient jamais qu'un biais particulier à partir duquel il serait illégitime de tirer la moindre loi. Cette expérience de la fragilité de nos savoirs, pousse non pas à les abandonner mais à en consolider la base. Elle repose elle aussi sur la foi en sa pertinence et dès lors que l'on rencontre des gens qui n'adhèrent pas à ce qu'on propose, on rencontre des difficultés. La logique surtout si elle est informelle, n'est sûrement pas si universelle que ça.